

Le « pigisme » en apprentissage : les collectifs de pigistes comme lieux d'apprentissage d'une identité para-journalistique

Faïza NAIT-BOUDA

Doctorante allocataire
ministérielle
Laboratoire Gresec,
Université Stendhal
Grenoble 3
nb_faiza@yahoo.fr

La socialisation des journalistes professionnels et ses modalités ont fait l'objet de nombreux travaux selon la nature des médias (Anglade 1999) ou encore de la spécialité journalistique (Marchetti, 2002). Celle-ci s'engage généralement et naturellement sur les lieux de formation ou de travail, dans cet ordre, ou parfois simultanément⁽¹⁾, et cela sans distinction de statut. Plus tard, en cours de carrière, viennent s'ajouter des lieux subsidiaires tels que conférences et voyages de presse, rencontres syndicales et/ou associatives², etc. Dans le cas des journalistes pigistes, étudier les lieux de socialisation entre pairs relevait jusque dans les années 2000 d'une tâche ardue. Leur dispersion sur le territoire, la difficulté à les repérer³ (avec ou sans carte, réguliers ou permanents) et à les dénombrer⁴, de même que l'incertitude des trajectoires de carrière qu'ils empruntent — un pigiste qui l'est « faute de mieux » ne garantit pas qu'il le sera demain — constituent autant d'éléments qui rendent les chercheurs réticents à l'appréhension évolutive des processus sociaux de ces journalistes.

Pourtant de nouveaux « espaces » de socialisation émergent comme des lieux favorables à l'observation *in situ* des compositions sociales de cette population, encore grandement méconnue, dans ces interactions tant entre pairs pigistes qu'avec l'ensemble des acteurs agissant dans le champ, et se présentent comme

autant de moyens, pour les concernés, de s'organiser entre eux et de s'identifier. Les initiatives collectives des journalistes pigistes se font ainsi progressivement voir au sein du champ et même au-delà. Des exemples tels que celui des « apéros-pigistes » mis en place dès le début des années 2000, ou encore celui des « réseaux » de pigistes en ligne ou non, se sont multipliés et trouvent un écho notable à travers l'Hexagone. Singulièrement, l'étude du cas des collectifs de pigistes nous offre une appréhension intéressante et inédite des espaces de socialisation comme lieux d'apprentissage journalistique et d'ajustement identitaire. Cette contribution s'intéresse donc à ces collectifs apparus au cours de la dernière décennie⁵, lesquels consistent à ce que des pigistes d'une même commune, d'une même région, louent un local occupé en configuration partagée. Point de ralliement d'individualités jusqu'ici éparses, ces espaces offrent ainsi à leurs membres de nouvelles perspectives d'interactions entre pigistes, de même que la naissance d'un réseau de solidarité considérable confortant un sentiment d'appartenance à un groupe.

Au travers de l'exemple de trois collectifs français⁶, nous verrons dans un premier temps que la socialisation « biographique », et le miroir identitaire qu'elle engage est la finalité première de la création et de l'occupation de ces lieux. En partageant un même espace physique, ces collectifs contribuent sensiblement à contrevenir à la fatalité de l'isolement, et participent à réajuster une représentation du statut marquée comme étant individualiste et solitaire. Dans un deuxième temps, nous nous attarderons sur la dynamique formatrice de ces collectifs à l'égard de leurs « recrues » — le choix du terme n'est pas anodin, nous y reviendrons. Dans ce sens, il ressort de notre étude une transmission de (para)connaissances mais aussi de (para)compétences entre les membres de ces groupes, revêtant une vive dimension identitaire et une manière d'« être à la pige », ce que nous caractériserons comme le « pigisme ». Nous verrons dans un troisième temps qu'en reproduisant des conditions de travail « normatives », ces collectifs s'organisent finalement autour du mythe « de la salle de rédaction », dans la mesure où, écartés des rédactions physiques, le pigiste est enclin à mythifier ces lieux de travail. Ils se rapprochent ainsi d'une corporation qui les a marginalisés par l'apposition d'un cadre de production formalisé. Enfin, nous concluons sur le rayonnement socioprofessionnel induit par ces groupements et leur médiatisation, de telle manière que ces collectifs profitent au groupe « annexé » des journalistes pigistes dans son ensemble et à sa visibilité.

L'union fait le « pigisme »

Avec une moindre surprise, la création de ces collectifs, parfois constitués sous l'égide du statut associatif, et leur adhésion se justifient dans les discours principalement par une volonté de rupture de l'isolement induit par le mode d'exercice solitaire de la pige :

Ça faisait plus d'un an et demi que je bossais chez moi et je n'en pouvais plus non plus. Ben surtout, voilà, célibataire... Donc travaillant chez moi, j'pouvais être pendant plusieurs jours à ne pas voir physiquement quelqu'un, puisque maintenant tout se fait par téléphone quasiment. Donc, j'en pouvais plus. (Entretien du 30 septembre 2009)

Moi j'avais envie d'une part de sortir de chez moi. Avant d'avoir mon chien, ça m'arrivait de passer des journées entières où tout d'un coup à 4h de l'après-midi j'suis encore devant mon ordi pas lavée, en pyjama, et j'ai la voix comme ça [simulant une voix éraillée] parce que j'ai pas encore parlé à quelqu'un de la journée. Et là, ouais, je me dis faut faire quelque chose. Donc le déclic, c'est d'abord, j'ai pris un chien pour m'obliger à sortir trois fois par jour [rires], c'est con [rires]. (Entretien du 16 septembre 2009)

Le ralliement des journalistes pigistes à ces collectifs s'inscrit dans une démarche de socialisation, personnelle et professionnelle, en répondant, en partie, au manque d'affiliation normative, et permettent de sustenter le processus de construction identitaire, dans l'optique de déjouer le *fatum* de l'autarcie inhérente au statut et le présupposé selon lequel « la réalité de la condition du pigiste, c'est d'abord l'isolement, dans et hors de l'entreprise »⁷. S'extirper de la solitude pour prendre le « bain social ».

Ne pas être strictement intégré à une rédaction et donc à une culture d'entreprise agit pour les journalistes pigistes telle une altération de l'identité individuelle mais également collective (Dubar, 1998). De la sorte, la constitution de ces collectifs revient donc pour leurs membres à se réapproprier et à réajuster une représentation victimisée des pigistes, souvent peu honorable et cristallisée comme de « *petits soldats du journalisme* » ou d' « *armée de réserve* » au sein du champ. Ces collectifs participent de l'accession à un « capital social » au sens bourdieusien du terme, *id est* comme « *agrégat des ressources réelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de plus ou moins de rapports institutionnalisés de la connaissance et de l'identification mutuelles.* »⁸. A un niveau collectif, ce capital prend la forme des ressources — confiance, réciprocité, réseau qu'un groupe peut fournir à ses membres :

Là j'étais fracassée [évoquant la suite d'un conflit avec un employeur]. Et puis j'ai rejoins le collectif parce que je supportais pas. Je me suis retrouvée toute seule chez moi. J'me suis dit « j'vais m'flinguer ». Et tout de suite, dès que

j'ai cherché, j'ai trouvé une annonce sur la Liste Piges je crois. Je sais plus trop comment ça s'est fait. Et j'suis rentrée en même temps que M. et ça a été une bouffée d'air je crois. J'ai remonté la pente. (Entretien du 25 septembre 2009)

C'est une sorte de famille en fait. C'est un soutien énorme psychologique. Je peux le dire avec le recul. Ça correspond vraiment à un tournant dans ma vie. (Entretien du 24 septembre 2009)

En jouant du préconçu que l'union fasse la force, les collectifs s'édifient en rempart aux pressions extérieures et en flot de soutien réciproque, et nourrissent par là même une « conscience collective » relative à ce nous décrirons par « le pigisme ».

L'« Être » à la pige : le « pigisme » comme identité para-journalistique

La majorité des chercheurs en Sciences de l'Information et de la Communication ont choisi d'envisager les entités professionnelles non comme naturelles, mais comme des « constructions, énonciatives et organisationnelles, issues de rivalités collectives impliquant des intérêts individuels et, en fin de compte, visant à la maîtrise de la représentation du monde social ou de pans de celui-ci. »⁹. C'est ici qu'il nous faut pointer la nature bipolaire du journaliste pigiste. Nous dénotons deux manières d'approcher le pigiste aujourd'hui et qui sont plus communément appréciées selon le choix initial du statut, selon que celui-ci soit subi ou choisi¹⁰.

La première approche tend vers une image du pigiste tel qu'il était conçu et fixé par la Loi Brachard en 1935, en tant que statut découlant d'un mode de rémunération dans le cadre des collaborations multiples. Cette acception est à rapprocher de la définition légale du journaliste du statut de journaliste, envisagé exclusivement du point de vue de la rémunération : « Le journaliste professionnel est celui qui a pour occupation principale, régulière et rétribuée l'exercice de sa profession (...) et qui en tire le principal de ses ressources ». (Art. 761-2 du code du travail). Ici, la perspective se situe en l'espèce sur une considération purement et pragmatiquement financière en positionnant le pigiste comme agent de production uniquement : multiplier les collaborations pour multiplier ses gains et ses opportunités d'emploi, dans la mesure où « le système même du travail à la pige s'apparente à un fonctionnement marchand plus qu'organisationnel, il est difficile de considérer que le pigiste fasse partie d'une organisation ». La pige est ici exclusivement perçue comme source de revenu, une nécessité et une solution « alimentaire ».

Prégnante dans les discours de notre corpus d'interrogés, la seconde approche¹¹ relève d'un mode choisi d'exercice de la profession et d'organisation du travail spécifique à la pige. Elle renvoie à une appréhension « socio-artistique » de la pratique du métier journalistique en faisant primer une nature créatrice et intellectuelle, à l'image du modèle d'indépendance des « grandes plumes » du XIX^{ème} siècle pour lesquelles le journalisme était vécu comme « *un parcours individuel qui n'engage pas nécessairement pour la vie* » et le journaliste, « *libre de collaborer à plusieurs journaux, d'en changer à son gré* »¹². Mais plus encore, elle symbolise une forme de résistance à l'endroit du capitalisme, voire de militantisme, prônant une autonomie insoumise aux pressions économiques et rationalisant l'implication des journalistes dans les exigences de rentabilité d'un journal :

Plus je passe de temps à la pige, plus je suis méfiant et réticent à l'idée d'entrer dans le monde de l'entreprise globalement. L'hypocrisie, la pression... C'est même pas la peur de craquer, j'ai juste pas envie. (Entretien du 30 septembre 2009)

La pige, c'est cette remise en question tout le temps, cette nécessité de coller à mon désir de ce que je veux faire. [...] J'ai l'impression de pouvoir changer de métier en ayant le même métier tu vois. La pige, elle est magique parce que ça te permet ça en fait. C'est ça la magie de la pige ! (Entretien du 24 septembre 2009)

C'est un équilibriste qui jouit d'une grande liberté et qui a réussi à travailler tout en étant libre. (Entretien du 16 septembre 2009)

Le « pigisme » rassemblerait donc un ensemble de normes, de valeurs et de pratiques que nous qualifierons de *para*, non dans son étymologie latine *parare* de « contrer », mais dans celle grecque *para* ou « à côté de », puisque celui-ci s'agrège à (ou amplifie, si l'on considère notamment la persistance du mythe du journaliste indépendant des rédactions) celles traditionnellement et communément partagées par les acteurs du champ, en général acquises au sein des systèmes classiques de formation au journalisme. Ces attributs *para* sourdent au fil de la socialisation biographique des sujets et ne cessent de se moduler selon l'évolution de la configuration et des exigences du marché. Ainsi, d'un tronc commun dont sont dotés tous les jeunes journalistes issus d'un cursus de formation, celui des journalistes pigistes, qu'ils le deviennent par choix ou par défaut, se voit enrichi de caractéristiques acquises sur le « tas » et qui leur deviennent propres sans pour autant être immuables.

La notion de « pigisme » revêt ainsi un ensemble de *para-compétences* journalistiques, telles qu'Olivier Pilmis les a caractérisées, à savoir comme « *un mode particulier d'exercice de l'activité (ici, la pige)* » et « *l'un de*

ses modes particuliers d'existence. Faute d'être inscrites dans le cadre d'un apprentissage institutionnalisé, ces para-compétences sont acquises « sur le tas » : *elles constituent alors une dimension centrale de la socialisation professionnelle sous la forme de « ficelles du métier » ou de « trucs qu'on n'apprend pas à l'école »*¹³ :

On a eu deux heures sur un an et demi de cours. On a eu deux heures où il y a deux pigistes, deux anciens de la promo d'il y a quelques années qui sont venus nous dire : voilà, on est pigistes, les droits du pigiste. Ils nous ont montré des fiches de salaire de pigiste pour nous montrer que c'était comme des salaires, qu'on avait le 13^{ème} mois, les congés payés qui étaient inclus dans le tarif de pige. Ils nous ont expliqué deux-trois trucs pour les Assedic. Et à part ça, jamais on nous a expliqué comment faire un synopsis alors qu'on en fait beaucoup. Jamais on nous a expliqué comment il fallait démarcher les rédactions. Et puis même, gérer son temps, l'organisation. L'organisation du pigiste, c'est vachement particulier, ça mériterait des cours. (Entretien du 18 septembre 2009)

Contrairement à l'auteur, nous ne considérons pas celles-ci en opposition aux compétences partagées par les journalistes, sans distinction de statut, et qui constituent l'« essence » du journalisme, mais comme adjointes et ajustées à ces dernières.

Les collectifs comme lieux d'apprentissage du « pigisme »

Instable et mouvante, la situation du journaliste pigiste au sein du champ journalistique est à l'image du marché dans lequel il s'inscrit. Au cours des deux dernières décennies, la mise en œuvre de stratégies industrielles et éditoriales diverses et multiples par les groupes de presse, telles que la spécialisation traduite parfois par une « hyper-spécialisation » (Batard, 2009), ou encore l'externalisation (Rebillard, 2006), a poussé le marché du travail journalistique à se conformer à de nouvelles exigences d'adaptation. L'intensification de la concentration et la convergence croissante des médias, entre autres, sont autant de phénomènes alimentant davantage les remous du marché. Situés dans une « zone grise »¹⁴ du marché du travail, oscillant entre travail salarié et travail indépendant, et en qualité de témoins privilégiés des évolutions de l'industrie de presse, les journalistes pigistes sont touchés de manière plus forte par l'incertitude inhérente au statut, d'autant qu'elle est amplifiée par l'environnement et ses changements.

Le développement de para-compétences se présente donc comme un moyen d'adaptation aux fluctuations du secteur de presse que comme impérieux à la pérennité des opportunités d'emploi, ici les collaborations, en nombre et en régularité. Des para-compétences sont ainsi relevées telles que le placement de sujet, incluant des opérations diverses allant de la proposition d'un *synopsis* aux entreprises de presse jusqu'à la publication effective de l'article, en passant par le repérage du titre susceptible d'y intégrer la pige soumise, ou encore la création d'un *press book* « *quand on va rencontrer quelqu'un pour montrer les thématiques sur lesquelles on a déjà travaillé, comment on écrit* »¹⁵. Ces savoir-faires s'adjoignent alors à ce que nous assimilons au « pigisme », dans la mesure où ils engagent un apprentissage dans une durée suffisamment longue d'une part pour excéder celle du passage dans le « sas » à l'entrée du marché du travail, et d'autre part pour amorcer un processus d'identification au statut inscrit dans le temps. Dans ce sens, des para-compétences de nature entrepreneuriale (prospection, gestion et comptabilité, droit du travail, etc.) intègrent également cet apprentissage. Celles-ci, sortant du cadre classique des compétences journalistiques, contrarient autant le mythe de l'indépendance, en rappelant la finalité marchande de l'exercice du métier, qu'elles l'entretiennent, par l'auto-suffisance qu'elles induisent.

En tenant la compétence pour ensemble de savoir-faires, savoirs, et savoir-être (Gilbert ; Parlier, 1992), les connaissances juridiques s'inscrivent singulièrement dans la logique d'apprentissage au « pigisme ». Il apparaît d'ailleurs qu'au sein de ces collectifs des *leaders* naturels s'imposent spécifiquement sur le critère de la maîtrise de ces connaissances. En tant que personnes ressources, celui ou ceux caractérisé(s) comme plus militant(s) insufflent aux membres du collectif une culture du « pigisme » dans sa portée revendicatrice du savoir-être à la pige :

Ben c'est vraiment important de se tenir informé. [...]. C'est vraiment le collectif qui m'a tout appris. Vraiment sur le tas. C'est pas en deux jours de formation [Ndlr : à l'école de journalisme] sur la pige que t'apprends quoi que ce soit quoi. Moi je discute pas mal avec E. qui est vachement au fait de tout ce qui est droit. (Entretien du 25 septembre 2009)

E., avec qui je travaille [la créatrice du collectif en question] et qui est très au courant de ce qui se passe]. Elle organise des réunions, elle nous en parle, elle nous fait suivre des mails, des communiqués sur les nouveautés. Dans mon collectif, ouais, y'en a deux trois qui sont assez au fait de tout ça donc je m'informe un peu plus qu'il y a un an quoi. (Entretien du 18 septembre 2009)

En facilitant l'apprentissage de para-compétences, par imitation ou par inculcation par les pairs, ces groupements en viennent donc ainsi à pallier l'absence de formation institutionnalisée. Les organismes de formation, jusqu'ici premiers relais de la voix corporatiste et des mythes de détachement du journalisme à l'égard du capital (Le Bohec, 2000), ont d'ailleurs vu dans ce contexte une opportunité à saisir en proposant des « formations à la carte ». Ils reconnaissent alors qu'« être journaliste rémunéré à la pige, c'est avant tout être journaliste. Cependant, à une bonne connaissance des techniques du métier, il est impératif d'ajouter d'autres savoirs, issus pour la plupart du monde de l'entreprise »¹⁶. Sans parler de « professionnalisation » du « pigisme »¹⁷, ces constats confirment la thèse selon laquelle « les compétences requises pour être reconnu comme un « bon » pigiste excèdent celles nécessaires à la reconnaissance comme « bon » journaliste »¹⁸.

Aux frontières du collectif, les limites du collectivisme

Ces para-compétences font donc l'objet d'une progressive institutionnalisation. Or, si l'institutionnalisation des compétences tient un rôle notable dans la fermeture de certains marchés du travail (Paradeise, 1998), elle sous-tend aussi « des luttes entre factions, groupes et sous-groupes rivaux pour la mobilisation des forces sociales, luttes qui ne se jouent pas seulement au plan matériel, mais aussi dans l'ordre symbolique »¹⁹. Le nombre massif et croissant de nouveaux arrivants sur le marché du travail, venant ainsi grossir le « vivier » de pigistes déjà constitué (Ruellan ; Marchetti, 2001), représente pour les journalistes pigistes en place une âpre concurrence et s'entend comme une menace ni nettement localisable ni identifiable. La création de ces collectifs autant que leur affiliation ouvrent ainsi des voies par lesquelles ces luttes s'opèrent entre pigistes dans et hors le collectif, les pigistes exclus des collectifs constituant une masse touchant à l'illégitimité. Calquée sur le modèle du « bon » et du « mauvais » journaliste, cette logique de distinction et de prétention s'induit par une pratique discursive dichotomique et concourt à entretenir l'idéal-type du métier journalistique (Bourdieu, 1971) et, dans le cas présent, du « pigisme ». A l'image de la corporation journalistique qui a, elle aussi, procédé — et procède encore — à l'exclusion de certains membres de l'espace professionnel dans une visée de survie et de consolidation, on dénote une volonté corporatiste de la part des membres de ces collectifs qui s'exprime notamment par cette mise en œuvre de logiques de différenciation sociale²⁰. On assiste alors à « la concentration des ressources et des moyens de travail, à l'exclusion, à la marginalisation ou à l'aliénation de certains membres sociaux »²¹:

Y'a des pigistes permanents qui bossent dans les rédactions, qui viennent le matin qui repartent le soir, ils bossent pour le même titre, c'est juste qu'ils coûtent moins cher et ils sont moins bien payés pour faire le même boulot. Mais ils ont une vie nettement plus proche qu'un journaliste de rédaction en CDI que moi. C'est pas qu'il est moins pigiste que moi mais il a quand même moins de spécificités dans son boulot que moi qui a dû créer mon propre bureau. (Entretien du 30 septembre 2009)

[À propos des différents profils de pigistes]

Ouais on va dire que ya trois catégories. Bon mais je le dis comme ça. Y'a la catégorie je traîne dans les redac' tout le temps parce que j'ai vraiment envie de rentrer dans une redac'. C'est un peu schématisé mais c'est le gros trait. Ils sont tout le temps là. Ils se rendent indispensables. Ça oui, j'en ai vu. Souvent assez jeunes dans les rédactions prestigieuses. Et puis, y'a les électrons libres qui travaillent dans leur coin, j'les connais pas trop, je les vois apparaître parfois ici, parce qu'ils en ont marre et qu'ils souhaitent rentrer dans un collectif. Qui ont travaillé dans leur coin pendant des années, travaillent dans les cafés. Je les connais pas bien mais je sais qu'ils existent. Je pense qu'ils vivent bien la pige. Je les vois plutôt avec de la bouteille et quelques jeunes bien sûr. Et puis y'a les gens collectifs comme nous qui, je pense, pour la majorité, sont passés par cette période d'électrons libres. (Entretien du 30 septembre 2009)

L'engouement que ces collectifs suscitent au sein même de la communauté des pigistes est vérifiable et atteste de cette volonté des pigistes hors collectifs de gagner cet *Eldorado* de légitimité et de prendre part à cette famille de « bons » pigistes. « *Ca fonctionne hyper bien. On a plutôt trop de demandes que pas assez, donc ça tourne* »²² nous confirmait l'initiatrice d'un collectif. Ces groupements vont jusqu'à prendre la tournure d'une rumeur : « *Je savais que ça se faisait. L'histoire de collectifs, c'est une histoire qui circule dans le milieu des pigistes* »²³.

Si jusqu'ici le modèle des collectifs de pigistes s'apparente au modèle fusionnel décrit par Sainsaulieu dans *l'Identité au Travail* (Sainsaulieu, 1985) et fondé sur des valeurs communes et sur l'unité du groupe, la logique de marché dans laquelle s'inscrit le journalisme à la pige nous rappelle que même les champs non structurés restent dominés par le rapport de pouvoir (Crozier, 1981). C'est dans ce sens qu'il nous faut insister sur le contexte fortement concurrentiel, rythmé par la « *course à la pige* », dans lequel les interactions entre pairs pigistes se produisent. Ainsi, les membres des collectifs prennent part à l'idéal du groupe auto-géré, tout en visant précisément à atténuer les concurrences au quotidien au sein même du groupe. Ces collectifs s'organisent finalement autour du principe conventionnaliste de la salle de rédaction

comme lieu premier d'action de l'activité journalistique. En effet, des conditions de travail formalistes y sont reproduites : les membres sont « recrutés » par entretiens et un règlement intérieur leur est parfois remis à l'entrée. Les *leaders* existent mais dans un cadre hiérarchique tacite et, par conséquent, assoupli. A l'issue d'un compromis entre dynamique collective et « projet personnel » venant conforter le mode d'exercice du métier à la pige comme un choix délibéré, les collectifs de pigistes recréent de ce point de vue un cadre de travail ainsi « normativisé », rappelant celui vécu par la corporation qui les a exclus :

J'ai peur de très vite me lasser. Et puis, moi, j'aime bien la variété de ce que je fais. J'aime bien l'endroit et les gens avec qui je bosse, même si on n'est pas forcément une équipe au sens « rédaction » mais à part le côté matériel, tout penche quand même du côté de rester pigiste quoi. Comme le matériel n'a jamais été ma priorité, ça tombe bien [rires]. A priori, pour l'instant, je décline les invitations. (Entretien du 30 septembre 2009)

Maintenant, je me dis ouais c'est bien, parce que quand tu vois la morosité dans les rédac, t'as un chef, tu dois supporter tes collègues tous les jours. Ben, là, tu les choisis tes collègues, c'est quand même différent ! Et puis, tu fais ce que tu veux, t'es libre, t'es quand même libre de faire ce que tu veux, t'as pas de comptes à rendre quoi. Moi c'est un truc j'adore, vraiment. J'suis très indépendante alors j'aime bien. (Entretien du 25 septembre 2009)

Revendiquant une dimension collective, chaque membre n'en demeure pas moins autonome dans l'exercice de ses tâches et dans sa rémunération : « Notre collectif n'est pas une agence de presse. Youpress n'est donc pas en mesure d'établir des factures. Chaque journaliste ayant participé au travail commun doit recevoir une fiche de salaire séparée », stipule le collectif YouPress²⁴. Ainsi, ces collectifs sont sensiblement fondés sur un principe d'action collective tel que le décrit Crozier, dans la mesure où tous les membres participent à la définition des règles du jeu sans pour autant induire un partage des profits et des recettes. C'est ici, que les limites de la collégialité apparaissent.

Conclusion

Dans cet article, nous n'avons pas tenu la précarité assignée au pigiste comme prédominante, ne considérant pas cet élément comme capital. Elle est pourtant une réalité qu'il ne faut pas ignorer dans l'appréciation du statut et plus globalement de la profession journalistique, puisque susceptible de jouer dans les rapports interactionnels ; mais vérifiable dans l'ensemble des métiers intellectuels, elle n'est pas une spécificité du statut. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas jugé pertinent non

plus de parler de « précarité affective » plutôt que d'isolement. Ce parti pris répond justement à notre volonté de s'écarter d'une représentation misérabiliste du statut, pratique courante dans les métadiscours des concernés, mais aussi dans les écrits scientifiques. Étudier le « microcosme » des journalistes pigistes nous aventurerait en terrain en quasi jachère. Nous ne prétendons aucunement à l'exhaustivité de nos observations, et encore moins à leur généralisation ; les formes et les configurations que ces collectifs peuvent prendre varient sensiblement au gré des individualités qui les composent. Il nous a néanmoins semblé tout à fait intéressant de rapporter ce phénomène de collectifs comme instance informelle de socialisation journalistique.

Un constat frappant nous y a d'ailleurs poussé, celui de la médiatisation croissante de ces collectifs de pigistes. Ainsi, dernièrement, le quotidien national Libération publiait dans son numéro du lundi 10 mai 2010 une double page faisant état de leur constitution. En 2007, c'était le magazine Stratégies qui traitait de leur émergence, de même le site généraliste des métiers de la presse, Categorynet.com. Aussi, des sites spécialisés de référence appuient cette résonance médiatique avec en premier lieu celui de la première liste de discussion entre pigistes, Forum Pige, à l'adresse piges.free.fr, incorporant dès 2008 dans sa liste de liens « choisis » les adresses des sites de ces collectifs. Les échos influent, spécifiquement sur le web, donnant non seulement à ces collectifs, mais à la communauté de pigistes français tout entière, une visibilité sans précédent et rompant avec la représentation « naturalisée » du statut comme victime isolée jusque là « invisible ». Ces collectifs affichent d'ailleurs cette intention de rayonnement social et professionnel du statut : « *C'est avec pour objectif d'informer la communauté journalistique des réalités de leur profession, partager leur quotidien et leurs projets que ces journalistes pigistes ont décidé de lancer un blog* »²⁵.

Pour finir, soulignons la portée militante de ces entités collectives. Devenus repérables par leur nom souvent connoté, ils deviennent ainsi identifiables au sein du champ, à l'instar d'une association militante. La position, guère honorable, du pigiste sur la pyramide hiérarchique de la profession journalistique, conduisant à l'abus de pouvoir exercé par le patronat sur les journalistes pigistes, de même que la réticence des syndicats, en leur qualité de premiers prescripteurs de reconnaissance professionnelle, à œuvrer en faveur du statut du pigiste et de ses droits, sont autant de facteurs motivant une exacerbation identitaire interprétée ici par le « pigisme ». Nous avons rapporté la transmission de connaissances juridiques permise par ces collectifs lors des échanges d'expériences entre interactants. Mieux informé, chaque membre

d'un collectif disposerait ainsi de ressources pour parer au mieux aux éventuels abus. En réponse à cette domination exercée sur le pigiste et relevant d'une démarche tactique (De Certeau, 2005), les collectifs pourraient encourager la culture d'un terreau de « résistance », une occasion de subvertir les anciens jeux de pouvoir ■

Notes

1. Voir Ruellan & Marchetti (2001) sur la forte tendance à la formation « sur le tas » conduite parallèlement à une formation initiale. La formation en alternance proposée par certains organismes donne également lieu à cette socialisation double.
2. La diversité des associations de journalistes par spécialité médiatique ou thématique témoigne de la richesse des lieux possibles de socialisation journalistique.
3. En 2006, le SNJ rapportait une répartition partielle des journalistes pigistes en France, y mêlant pigistes et CDD, et ne stipulant pas les critères d'identification de l'échantillon considéré. Notons également qu'un pigiste peut travailler pour les médias français sans y résider ; c'est le cas notamment des journalistes pigistes de RFI.
4. Quand la Commission de la Carte d'Identité des Journalistes Professionnels (CCIJP) sous-estimerait le nombre de pigistes en France à près de 6000, le groupe de protection sociale Audiens le surestimerait en en comptabilisant le double.
5. Le premier collectif de journalistes pigistes français « formel », Le Bureau des Journalistes Associés, rebaptisé en 2002 « Les Incorrigibles », a vu le jour en 1998.
6. Cette contribution s'inscrit dans le cadre d'un travail de thèse débuté en 2007 et actuellement mené en Sciences de l'Information et de la Communication au sein du laboratoire GRESEC, et portant sur les enjeux et les stratégies d'acteurs autour des représentations des journalistes pigistes en France. Notre méthodologie s'appuie sur une étude qualitative menée entre avril 2007 et décembre 2009 par entretiens semi-directifs auprès d'une quarantaine de journalistes pigistes. Les répondants devaient répondre aux critères suivants:
 - Pratiquer la pige de façon permanente depuis une période de plus de cinq ans. La pige en tant que pratique exclusive et l'ancienneté revenaient en la distinction du statut de pigiste selon qu'il est subi ou choisi.
 - Exercer en presse écrite, spécialisée ou non. En qualité de média doyen et traditionnel, la presse écrite incarne le premier terrain des revendications identitaires du journalisme.
 - Etre encarté. En effet, l'encartage témoigne d'une volonté de reconnaissance et de légitimation professionnelle au sein du champ.

Dès les débuts de notre terrain, nous avons été fortuitement amenée à interroger des membres de collectifs. Cela nous a conduit à une démarche d'enquête volontariste menée entre juin et décembre 2009 auprès de trois collectifs français, deux en région parisienne, le dernier en région rhônalpine. Tous trois ont été choisis pour leur « visibilité » et leur renommée auprès de la communauté de pigistes ; les recommandations d'orientation par nos premiers interrogés vers ceux-ci étaient récurrentes. Nous ne citons pas ici les noms des collectifs étudiés, tout comme les noms de leurs

membres. Notre choix s'explique tant individuellement par souci de préservation de l'anonymat exigée par nos sujets, que collectivement pour ne pas altérer les chances d'employabilité collective.

7. Charon, J.-M. (1993, p. 221)
8. Bourdieu, P. (1986, p.249)
9. Ruellan D. (1997, p.135)
10. Nos constats vont dans le sens des propos de Antonella De Vincenti sur les travailleurs « mobiles » puisqu'ici « *Le statut est endossé de façon opportuniste selon les convenances. Ce qui compte est la visibilité et la reconnaissance* » (2001, p. 105).
11. Notre acception du néologisme vise à caractériser une manière d'« être à la pige », pour l'isoler de la pratique de la pige à proprement dit. Dans le cadre de notre travail de thèse, il apparaît que ce terme est employé par les sujets hors collectifs de manière différenciée selon le contexte d'exercice de la pige. Les jeunes entrants, notamment, maintenus dans le « sas » à l'entrée du marché du travail journalistique, exploitent généralement le terme pour expliquer le phénomène du recours massif à la pige. C'est aussi dans ce sens que Nicolas Pelissier l'entend : « *le développement du « pigisme » renvoie à un modèle économique duale, surtout dans le cas des nouveaux entrants* » dans Pelissier, Lacroix (2008, p.152). Sans le définir, Denis Ruellan, dans un entretien donné au magazine spécialisé Mag'Pigiste, semble donner au terme un sens se rapprochant du nôtre en affirmant : « *on peut dire que le « pigisme » se professionnalise* » dans « *Le pigiste, figure incontournable du journalisme d'aujourd'hui* », n° 12, janvier-février 2006. Notons que dans les deux exemples cités, l'expression est employée entre guillemets. D'où la liberté prise ici d'une tentative de caractérisation dans le cadre de l'étude de ces collectifs.
12. Delporte (1999, p. 82)
13. Pilmis (2006, p.3)
14. Cf. Supiot (1999)
15. Entretien du
16. Les organismes de formation au journalisme proposent progressivement des formations « à la pige » notamment dans le cadre de sessions de modules incorporés dans les parcours initiaux, mais surtout dans celui de formations aux professionnels. L'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille propose ainsi un catalogue de « Formations à la carte » tarifées à l'unité dont les propos cités ici sont extraits. Ce type d'offre semble faire écho à l'accord sur la formation des journalistes de presse écrite signé en janvier 2009 par l'ensemble des organisations patronales de presse écrite et les syndicats de journalistes, prévoyant la mutualisation des financements à la formation à l'organisme paritaire de branche Mediafor.
17. Notre volonté est précisément ici d'appréhender le pigiste non pas comme un phénomène émergent et nouveau dans l'espace journalistique, mais justement comme une forme de journalisme et de journaliste traditionnellement éprouvée. D'autant plus que la qualification par les diplômes, corollaire de la professionnalisation, d'un journaliste à la pige équivaut celle d'un journaliste titulaire. En outre, nos entretiens avec des pigistes à la retraite menés dans le cadre de notre travail de thèse, rapportent que des « carrières » à la pige sont vérifiables dès le XX^{ème} siècle.

18. Pilmis (2006, p.3)
19. Ruellan (1997, p.152)
20. Dans la biographie du champ journalistique nous pouvons les référer à la distinction faite entre amateurs et professionnels, ou encore à celle faite entre titulaires et pigistes.
21. Ruellan (1997, p.140)
22. Entretien du 8 septembre 2009
23. Entretien du 16 septembre 2009
24. <http://yopress.fr/a-propos/>
25. Blog du collectif « Les incorrigibles » :
<http://incorrigibles.wordpress.com/les-incorrigibles/>